

Le 7 Juillet 1917.

Mon cher Gilles,

Tu auras été surpris de ne pas me voir dimanche. J'ai rencontré, par bonheur un de mes beaux frères qui est arrivé en permission. En rentrant à la compagnie j'ai trouvé les journaux que tu as bien voulu m'expédier. Mon cher collègue, je ne voudrais que tu te tracasses avec cela, surtout qu'en ce moment tu n'es pas bien portant. Mais je connais trop ton besoin de faire plaisir à ceux du front. Ah! mon cher Gilles, je ne te serai jamais assez reconnaissant pour la marque de sympathie que tu n'as cessé de me témoigner. Je ne puis qu'admirer ton

dévouement et l'intérêt que
tu as pour le poilu. Je dois
te dire que tes deux derniers
numéros ont été lus avidement
par de nombreux poilus. Je te
fais part de la réflexion faite
par un camarade après la lec-
ture de tes journaux : « Oh bien,
c'est un poilu, le journaliste, il
mérite plus la croix de guerre
que la moitié de ceux qui la
portent. Lui au moins nous
comprend... » C'est textuel.
Je suis toujours dans la même
région. J'attends l'heure de
remonter aux tranchées.

Tout va pour le mieux en
ce moment.

Meilleure santé et bien
cordialement à toi. Le bonjour
à toute ta famille et aux
collègues Luthier, Hervé. Durant.
Ton vieil ami,
A. Guillemin